



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°60 – DIMANCHE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN 2021

Kondakion

Fuyons la prétention du pharisien, /
apprenons du publicain la grandeur des paroles d'humilité /
et clamons avec repentir : /
Sauveur du monde, // purifie-nous, tes serviteurs.

Deuxième épître du saint apôtre Paul à Timothée

1Tm IV, 9-15 Mon enfant Timothée, 10 tu m'as suivi dans mon enseignement, dans ma conduite et mes projets, dans la foi, la patience, dans l'amour du prochain et la constance, 11 dans les persécutions et les souffrances qui me furent infligées à Antioche, à Iconium et à Lystres. Quelles persécutions n'ai-je pas eu à subir ! Et de toutes le Seigneur m'a délivré.



12 D'ailleurs, tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus seront persécutés ; 13 tandis que les méchants et les imposteurs feront toujours plus de progrès dans le mal, séduisant les autres et s'égarant eux-mêmes tout à la fois.

14 Mais toi, demeure ferme dans ce que tu as appris et dont tu as acquis la certitude, puisque tu sais de qui tu le tiens 15 et que depuis l'enfance tu connais les saintes Écritures : elles sont à même de te procurer la sagesse qui conduit au salut par la foi dans le Christ Jésus.

Alléluia

v. Va, marche en vainqueur et règne, pour la vérité, la mansuétude et la justice.

v. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. Ps. 44, 5 et 8

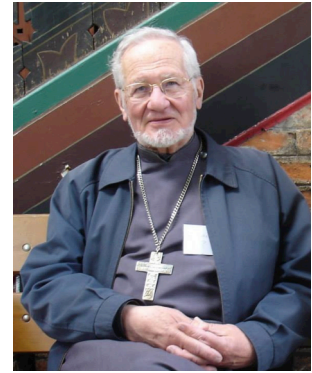
Lecture de l'Évangile selon Saint Luc



Lc XVIII, 10-14 Le Seigneur dit cette parabole : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers." Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis !" Je vous le dis :

ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. »

Homélie du P. René Dorenlot
Dimanche du Pharisien et du Publicain 2000
Le Publicain et le Pharisien



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Voici un pharisien, un homme de bien. Il jeûne deux fois la semaine quand la Loi ne le demande qu'un jour par an, celui de la remise de tous les péchés du peuple. Pareillement il reverse la dîme de tous ses revenus, bien au-delà de ce qui est demandé. Incontestablement, voici un homme pieux et généreux. Malheureusement le même homme, dans sa prière, livre et découvre son cœur. Et il se révèle de façon consternante. Il méprise tout le monde ; personne ne trouve grâce : tous sont voleurs, injustes ou adultères. Lui seul se croit juste devant Dieu et devant les hommes. Le plus grave est qu'il se vante ainsi dans le temple, debout devant Dieu.

Tout autre est celui qui s'humilie derrière lui. Celui-ci prie sans même oser lever les yeux au ciel. Il est tout à son désarroi intérieur. Tout en lui l'accuse ; tout le jette aux pieds du Seigneur. Il ne peut qu'implorer Dieu d'apaiser sa colère envers lui, tant la conscience de ses péchés le trouble. À coup sûr, la pensée d'aller par surcroît dénigrer son prochain ne l'effleure absolument pas.

Le pharisien et le publicain sont des figures communes. Le premier représente notre tentation constante de nous élever au-dessus des autres et de nous justifier nous-mêmes, même devant Dieu. L'autre au contraire montre comment nous devons nous tenir devant Dieu et devant les hommes, comment il nous faut réfléchir à nos péchés et à notre état de pécheur.

Ces deux voies sont incompatibles. Si nous nous louons, si nous nous élevons, nous nous excluons de toute communion avec le prochain et par là avec le Seigneur. Si nous choisissons la voie de l'humilité, commencerait-elle par l'humiliation, si nous nous exprimons dans le repentir, le Seigneur entend et exauce notre prière.

Pourtant, si l'on en croit l'une des traductions possibles de notre texte, ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne repart condamné, ni le pharisien pour son orgueil, ni le publicain pour ses prévarications. Simplement l'un redescend du temple "plus justifié" que l'autre. Mais la prière du publicain aura été plus agréable à Dieu que celle du pharisien.

À travers notre prière Dieu juge notre conscience. Les deux hommes étaient montés au temple pour prier. Ils en redescendent sous le poids d'un jugement. Sans doute reviennent-ils plus ou moins justifiés, l'un pour la rigueur de sa vie, l'autre pour l'humilité de son cœur. Mais, ce qui plaît à Dieu, c'est un cœur brisé et broyé, un esprit humilié. La superbe du pharisien ne trouve pas d'écho en Dieu ; la détresse du publicain, si. Et celui-ci se retrouve justifié plus que l'autre.

"Dieu seul est bon " dit Jésus au jeune homme riche. Il est bon pour les justes et les méchants. N'ayons jamais de pensées d'élévation, ni sur nous-mêmes ni sur nos mérites. Bien au contraire ! Considérons dans nos prières notre misère et mettons tout notre espoir en Dieu seul. Ne nous fions pas à nos œuvres. Il eut fallu au pharisien ajouter aux siennes l'humilité du publicain et dire : "je suis un serviteur inutile." Le publicain n'avait rien à présenter, et pour cause ; il ne pouvait qu'offrir son repentir : "mon Dieu, sois-moi favorable à moi, pécheur." Le publicain pressent que la bienveillance de Dieu, la justice de Dieu seule peut le sauver. Il se réfugie dans la miséricorde divine parce qu'il n'y a pas d'autre salut pour lui.

N'est-ce pas là le chemin qui se présente en ce proche carême ? Imiter le pharisien dans ses œuvres, suivre le publicain dans son repentir ?

Mais notre souci à nous chrétiens aujourd'hui, est-il uniquement de rechercher notre justification ? Celle-ci ne nous appartient pas. Elle relève uniquement de Dieu. C'est ailleurs qu'il nous faut chercher.

Car, justifiés, nous le sommes. Mais uniquement dans l'amour du Christ et par l'amour du Père pour son Fils. À quoi sert de donner tous ses biens, dit Saint Paul ; à quoi sert même de donner sa vie, si je n'ai pas l'amour ? À quoi sert de dire qu'on aime Dieu, dit saint Jean, si je n'aime pas mon frère ? Notre repentir est vrai et nos œuvres sont crédibles s'ils relèvent de l'amour du Christ qui a donné Sa vie pour le salut du monde. Autrement dit, la justification que le pharisien ne pensait même pas à demander et que le publicain implorait est offerte à tous ceux qui aujourd'hui suivent le Christ, mort et ressuscité pour tous.

Le publicain, lui, avait le sens du repentir. Un repentir déjà magnifiquement exprimé par David : "[...] Ô Dieu, crée en moi un cœur pur et renouvelle dans mes entrailles un esprit de droiture, [...]" Cette re-création du cœur, les saints Pères nous ont depuis appris à la demander par nos larmes, car les larmes du repentir nous replongent dans les eaux baptismales. Comme le baptême nous recrée à l'image du Sauveur, les larmes nous purifient à nouveau de nos fautes et renouvellent en nous la force résurrectionnelle de l'Esprit Saint.

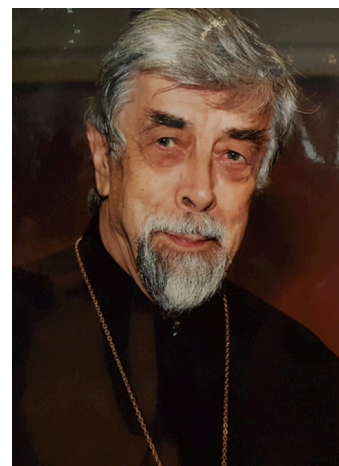
En ce Carême il nous faut apprendre à nous replonger dans les eaux de notre propre baptême par le repentir, comme il nous faut apprendre à aimer comme Jésus nous aime. Alors, pharisiens et publicains que nous sommes tous, nous pourrions implorer le salut du Christ notre Dieu, et oser le recevoir gratuitement le Saint et lumineux Jour de Pâques.

Amen.

Homélie prononcée P. Boris Bobrinsky pour le dimanche du Publicain et du Pharisien 2006

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit

Dans notre montée vers le Grand Carême de Pâques, nous en arrivons enfin à l'orée de la sainte Quarantaine et par la lecture évangélique, l'Église nous offre de vivre ensemble une parabole qui se déroule justement dans un lieu de culte. En effet, nous sommes rassemblés ici comme si nous étions auprès du Seigneur et qu'Il nous indiquait d'un geste de la main « Regardez devant le sanctuaire, tout près du voile, voyez ce pharisien, et regardez là-bas tout au fond près de la porte d'entrée, n'osant même pas lever les yeux vers le Seigneur, voyez ce publicain. Voyez ces deux hommes pieux, ne vous ressemblent-ils pas ? » Car évidemment cette parabole nous concerne tous. D'année en année elle revient nous interpeller au début du Triode de Carême pour savoir à qui sommes-nous apparentés, de qui sommes-nous le reflet.



Certes, il y a publicain et publicain. Tous les publicains ne sont pas repentants, ils ne sont pas tous comme Zachée. Certes, les pharisiens n'étaient pas tous orgueilleux et méprisants comme celui-ci. Le saint apôtre Paul était pharisien et saint Jean nous apprend que Nicodème était un pharisien. Toutefois, lorsque Simon le pharisien invite

Jésus à dîner dans sa maison il ne prend même pas la peine de Lui laver les pieds et n'hésite pas à reprocher au Seigneur d'avoir reçu l'hommage de la femme adultère qui s'était mise à Lui arroser les pieds de ses larmes pour les essuyer avec ses cheveux avant de les oindre de parfum. Et de fait, l'Évangile nous dépeint souvent ce genre de pharisien sûr de lui et prompt à juger. Nous savons en outre que les pharisiens seront les ennemis à la fois de Jésus et du Christianisme naissant.

Aujourd'hui, le Seigneur nous désigne deux personnages extrêmes pour nous demander où nous nous situons entre ces deux attitudes apparemment opposées.

Personne d'entre nous n'acceptera de bon cœur le reproche qu'on risquerait de nous faire – et qu'on nous fait peut-être quelquefois – d'être le reflet de ce pharisien. Ce n'est pas plaisant d'être considéré à l'image de cet individu qui, tout en appliquant rigoureusement la Loi, tout en pratiquant scrupuleusement l'aumône, le jeûne et la prière comme l'Église le demande, reste figé dans ses certitudes et confit dans son orgueil.

Serions-nous comme lui dénués d'humilité et incapables de compassion vis-à-vis des petits de ce monde, qu'ils soient dans l'Église ou qu'ils soient aux portes de l'Église ? Pourtant nous n'avons pas de raison de contester la sincérité de ce pharisien qui se montrait d'une fidélité qu'il voulait exemplaire. Fidèle à la Loi, il n'avait donc théoriquement, on pourrait dire, juridiquement, canoniquement rien à se reprocher.

D'autre part, nous ne consentirons pas davantage à être assimilés au publicain puisque nous savons que ce collecteur d'impôt était très probablement dur et cupide, voire insensible et cruel.

Pourtant la parabole opère un véritable retournement de perspective.

Il apparaît d'abord que la Loi ne suffit pas. Qui mieux que saint Paul nous rappellera la confrontation et l'opposition entre la Loi mosaïque et la Grâce ? Entre cette Loi de la lettre et cette Grâce qui se révèle dans l'abaissement de Jésus et de Ses disciples ? La Loi de l'Ancienne Alliance et la Grâce s'opposent car "Grâce" veut dire "compassion infinie envers les pauvres, envers les souffrants – et aussi envers les pécheurs", "Grâce" signifie "relation directe au Seigneur Jésus-Christ".

Paradoxalement – est-ce vraiment un paradoxe ? – nous voyons bien que Jésus semble bien plus à l'aise avec les pécheurs, avec les hommes et les femmes de mauvaise vie qu'avec les notables et les prêtres. Il suffit simplement d'évoquer l'entretien de Jésus avec la Samaritaine. C'était une femme, une étrangère, relaps de la foi d'Israël et pécheresse, elle avait eu beaucoup d'époux et vivait avec un homme qui n'était pas son mari. Et pourtant Jésus lui a fait une révélation telle que les apôtres n'en avaient jamais entendue, quand Il lui a parlé de l'eau vive de l'Esprit Saint et qu'Il lui a promis qu'elle recevrait cette eau vive et annoncé que celui qui boit cette eau vive n'aura plus jamais soif.

Jésus accueille très naturellement les pécheurs et les femmes de mauvaise vie au point de n'éprouver aucune gêne à recevoir de leur part tel ou tel hommage, comme je viens de le rappeler. Ainsi, Il est à l'aise avec les publicains et n'hésite pas à être reçu par eux et à partager leur repas. Qui de nous oserait frayer avec ces gens de petite morale, de petite vie ? Ne craindrions-nous pas d'être mal compris, mal jugés, voire condamnés ? Pussions-nous recevoir juste une petite goutte de l'infinie compassion, de l'infinie miséricorde et de l'infinie liberté du Seigneur !

Il se rend simplement là où est Sa place puisqu'Il dit « Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs » et « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a voulu que nul homme ne périsse mais soit sauvé »

C'est pour les pécheurs avant tout, pour ceux qui se savent, se découvrent, se

reconnaissent comme pécheur, c'est pour eux que Jésus est venu.

Mais alors que devons-nous faire ? Devons-nous devenir pécheurs pour que Jésus vienne nous sauver ? Devons-nous à notre tour négliger, oublier, transgresser tous les commandements de la Loi, toutes les règles de la vie de l'Église pour être pécheurs afin qu'à ce moment-là Jésus nous considère et s'abaisse vers nous ? Une telle attitude serait blasphématoire car ce serait tenter le Seigneur.

Inversement, il ne s'agit pas non plus d'exprimer une repentance et d'adopter la posture du pécheur repentant tant que le cœur reste froid ou absent. À cet égard, nous avons entendu hier soir aux vigiles, – et nous l'entendrons pendant toutes les vigiles de la sainte quarantaine du Grand Carême – les paroles de l'Église qui prie avec nous le Seigneur « Ouvre-moi, ouvre-moi les portes du repentir, ô Donateur de vie ». Ouvre-moi les portes du repentir ! Laisse-moi accéder au véritable repentir !

Tant que le Seigneur Lui-même par Son Esprit Saint n'agit pas en nous, ces portes du repentir sont encore closes. Tant qu'il n'ouvre pas les portes, nous avons cette nostalgie de l'humilité sincère et nous vivons douloureusement un manque, celui de ne pas savoir nous abaisser, de ne pas pouvoir pleurer et de ne pas avoir une pleine conscience de nos péchés. Hélas, combien souvent les sources de nos larmes sont taries ! Un vrai repentir n'implique-t-il pas des sanglots, des pleurs, des torrents de larmes ? Ne nous faut-il pas un réel ébranlement du cœur, un retournement profond ? Combien loin sommes-nous de cela !

De même, tant que notre cœur n'est pas touché, tant qu'il reste froid, alors ces paroles de repentir que nous entendons ne suscitent qu'une émotion superficielle. Ces « Seigneur ! Aie pitié de moi pécheur », ces « kyrie eleison » alimentent parfois des sentiments profonds mais sans que nous ne nous sentions concernés au plus profond de nous-mêmes, sans être véritablement retournés. Voilà pourquoi il nous faut prier le Seigneur « N'ouvre pas seulement les portes du repentir mais ouvre-moi les yeux, donne-moi de voir mes propres péchés » comme le dit la prière de saint Éphrem le Syrien que nous dirons bientôt « Donne-moi de voir la dureté de mon propre cœur vis-à-vis de Toi, vis-à-vis de mon prochain. » car c'est cela le nécessaire. C'est cela qui nous sera demandé le jour du Jugement – et nous entendrons cela bientôt aussi.

Pour que Jésus Lui-même ouvre les portes du repentir ne faut-il pas qu'Il nous voie, qu'Il s'adresse à nous personnellement et qu'Il nous appelle par notre nom comme Il a appelé dimanche dernier Zachée ?

Zachée qui était le chef des publicains, c'est-à-dire un important collecteur d'impôt, puissant et redouté, méprise soudain toute convention humaine et ignore la crainte du ridicule pour grimper sur un arbre où il reste juché en attendant le passage de Jésus. Était-il mû par une simple curiosité, avait-il confusément senti que quelque chose allait se passer, avait-il conscience de ce manque dont j'ai parlé ? L'Évangile ne précise rien, tout ce que nous savons c'est qu'il a eu l'audace de sortir de lui-même, de monter plus haut que lui et c'est alors que Jésus l'appela par son nom.

Ne faut-il donc pas que Jésus appelle chacun de nous par son nom ? Parce que le nom que nous recevons ce n'est pas seulement le nom Pierre, Jacques, Marie, André... mais c'est aussi le Nom de Jésus, c'est-à-dire le Nom du Christ qui est inscrit, gravé au fond de notre cœur dans l'image de Dieu selon laquelle nous avons été créés.

Quand Jésus nous appelle par ce nom caché que nul ne connaît sauf celui qui le reçoit, comme nous dit l'Apocalypse, alors quelque chose se passe. Alors, notre peau est entaillée, notre carapace est rompue, des ressorts cachés sont activés, une blessure intérieure s'ouvre et nous cessons d'être imperméables, immunisés, insensibles. Et j'ose dire que nous sommes touchés par la flèche de l'amour de Dieu qui atteint notre propre

cœur. Dès lors nous sommes sollicités au plus profond de nous-mêmes non seulement par cet appel de Dieu mais par le fait même que le Seigneur nous ouvre les yeux et nous donne de discerner notre désordre intérieur, notre péché, nos ténèbres. Tant que la Lumière ne vient pas descendre en nous, nous ne percevons pas ces ténèbres car nous sommes immergés dedans. Par conséquent nous sommes souvent aveugles sans même le savoir.

Ainsi seul le Seigneur peut nous atteindre. Par conséquent, il faut à notre tour essayer de faire silence pour être capables d'entendre une voix presque imperceptible, d'une infinie douceur, une voix intérieure qui s'adresse à nous, nous parle et nous interpelle « Viens ! Ouvre-moi la porte de ton cœur que j'y pénètre ». Et quand le Seigneur habite dans la chambre intérieure de notre cœur, notre être tout entier est transformé, nos oreilles deviennent capables d'entendre, nos yeux capables de voir, notre parole s'amalgame avec la Parole du Seigneur, l'amour du Seigneur, comme le dit saint Paul, nous presse et nous pousse en dehors de nous-mêmes.

Sans doute le Seigneur nous atteint-Il souvent inconditionnellement, c'est-à-dire sans même que nous l'ayons demandé.

Toutefois, nous savons que « Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez » alors nous pouvons demander avec confiance « Jésus, Toi qui es ému de compassion devant la souffrance humaine, donne-moi de me mettre à ta recherche. Seigneur, donne-moi de Te trouver, de T'accueillir dans la chambre intérieure de mon cœur. »

Parfois comme le publicain qui n'osait même pas lever les yeux au ciel, nous n'osons rien demander.

Puissions-nous néanmoins Lui dire simplement : « Seigneur, je ne suis pas digne – évidemment ! – de Te recevoir chez moi, je ne suis pas digne que Tu entres dans le jardin caché de mon cœur, mais dis seulement une parole et Ton serviteur sera guéri. »

Amen.

Homélie du P. Placide Deseille pour le Seizième Dimanche de Luc 2009 Le Publicain et le Pharisien



Avec ce dimanche du Pharisien et du Publicain, nous entrons pleinement dans cette période de préparation au Grand Carême, que d'une façon très pédagogique, la liturgie nous ménage chaque année. Dimanche prochain, nous entendrons la parabole de l'Enfant Prodigue. Et aujourd'hui, le Seigneur met devant nos yeux cette image du publicain dont la prière humble et repentante contraste avec celle, orgueilleuse, du pharisien.

Par là, l'Église veut nous faire comprendre toujours davantage que ce qui doit être l'âme de notre Grand Carême, c'est avant tout l'humilité et le repentir.

L'humilité. Les saints pères nous disent que l'humilité n'est pas une vertu comme les autres, une vertu parmi les autres ; ils ont cette expression que l'on retrouve chez plusieurs d'entre eux : « L'humilité est aux autres vertus ce que le sel est à l'ensemble des mets d'un repas », Sans l'humilité, ni notre prière, ni aucune de nos pratiques, ni aucune de nos vertus n'auraient de valeur devant Dieu. Et les saints pères vont jusqu'à dire que sans les vertus, sans toutes ces pratiques que sont le jeûne et les autres usages que nous mettrons en œuvre pendant le carême, l'humilité à elle seule peut suffire pour

nous rendre justes devant Dieu. Bien sûr cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher d'importance au jeûne, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas attacher d'importance à l'aumône, au partage avec les plus démunis, mais tout cela n'aurait aucune valeur, aucune saveur pour Dieu, si tout cela n'était pas assaisonné par l'humilité, par la conscience et la reconnaissance de notre pauvreté, de notre impuissance, de notre incapacité devant Dieu, sans la conscience aussi de notre péché qui aggrave encore notre impuissance de créature. Et c'est cela que nous devons contempler dans cette image du Publicain.

Ce Publicain qui prie humblement, qui prie prosterné, qui prie, dirions-nous, en faisant des métanies devant le Seigneur. Car l'humilité, comme le repentir, ce n'est pas seulement un sentiment intérieur, ce l'est bien sûr, ça doit l'être avant tout, mais il faut, pour que ce sentiment soit vrai, que ce soit un sentiment qui imprègne notre cœur, qui en jaillisse, et non pas simplement quelque chose de cérébral, d'imaginaire. Il faut que cela s'incarne dans notre comportement, et c'est pour cela qu'une attitude humble dans la prière est tellement nécessaire. Assurément, il est des moments où on peut prier debout, car cette position debout exprime notre condition de fils de Dieu, de ressuscités avec le Christ, mais cette pauvreté qui est la nôtre, cette conscience de notre misère de créatures pécheresses devant Dieu, doit s'exprimer dans ces prostrations, dans ces métanies dont, surtout en carême, nos offices à l'église et nos prières en cellule sont ponctués.

Le jeûne qui doit caractériser très particulièrement le Grand Carême, ce jeûne n'a de sens que dans la mesure où il incarne l'humilité de notre cœur. Mais si notre humilité ne s'incarne pas dans des comportements concrets, ce sera une humilité en imagination, elle n'aura pas de réalité, ce sera une humilité virtuelle qui n'aura aucune réalité. Il faut qu'elle s'incarne. Le jeûne, justement, si nous lisons toute la Bible, est une des façons dont le peuple de Dieu a toujours exprimé son humilité et son repentir dans une prière qui engage tout son être. C'est parce que tout son être y est engagé que l'homme peut vraiment, à ce moment-là, être pénétré, imprégné dans son cœur de cette humilité ; elle ne reste plus quelque chose d'imaginaire, quelque chose d'artificiel.

Nous sommes corps et âme, et notre corps doit exprimer nos sentiments pour que ces sentiments, justement, prennent corps, pour que ces sentiments soient quelque chose de réel qui engage tout notre être. Si, pendant le carême, nous jeûnons, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; si nous menons une vie un peu austère pour notre corps, ce n'est pas du tout parce qu'il faudrait écarter le corps de la vie spirituelle ; bien au contraire, c'est pour l'y faire participer ; mais la bonne façon de l'y faire participer, ce n'est pas de le flatter et de l'épanouir, mais, pour reprendre une image d'un grand auteur spirituel d'Occident au Moyen Âge, de le faire passer par une sorte de mort pour qu'il ressuscite. Il faut, disait cet auteur, que notre corps participe à notre vie spirituelle, un peu comme la semence que le cultivateur ensevelit pour qu'elle ressuscite sous forme d'une moisson abondante : « Celui qui épargne son corps montre qu'il n'a pas une foi bien vive en sa résurrection », Si la mortification du corps est importante dans notre vie spirituelle, si l'Église, si tous les saints y ont toujours attaché autant d'importance, ce n'est pas du tout par mépris du corps ; pas plus que lorsque le cultivateur enterre la semence, ce n'est pas mépris de la semence, bien au contraire. Mais comme le disait cet auteur spirituel auquel je faisais allusion, il y a un instant : si nous épargnons la semence, si nous épargnons notre corps, oui, c'est que nous n'avons pas une foi bien vive dans sa résurrection.

Toute cette ascèse du carême, le jeûne, l'austérité de notre vie, tout cela est l'expression de notre attente de la résurrection, de notre foi dans la résurrection de tout

notre être. Notre corps doit participer à la vie spirituelle non pas en l'épanouissant simplement selon sa vie naturelle, purement humaine, mais en le faisant participer à la Croix du Christ, à cette Croix qui est non seulement la voie de la résurrection, mais qui contient déjà en elle d'une façon secrète, d'une façon cachée, la force, la puissance de la résurrection.

Entrons dans le carême dans ces sentiments. Mais entrons-y en suivant cette pédagogie si sage de l'Église que manifeste ce temps de préparation au carême que nous parcourons en ce moment. Dimanche prochain, nous entendrons lire la parabole de l'Enfant Prodigue. Elle contient un admirable enseignement sur la conversion, sur le repentir. Mais surtout, elle illumine cet enseignement en nous révélant l'image du Père, de notre Père céleste. Car l'humilité, le repentir, n'ont leur vrai sens que s'ils s'accompagnent de la conscience de cet amour du Père pour nous, du Père qui nous attend, qui attend notre repentir, qui attend notre retour vers lui, qui attend le moindre geste d'humilité et de confiance de notre part. Nous devons être pleinement conscients de ce que Dieu n'est pas un Dieu lointain, mais que notre Dieu, le créateur du monde, le créateur de cet immense cosmos qui nous entoure, est pour nous un Père, un Père attentif au moindre mouvement de notre cœur, toujours prêt à nous accueillir dès qu'il y a un geste de repentir de notre part, comme le Père de l'Enfant prodigue dans la parabole. Oui, repassons incessamment tout cela dans notre cœur, et tâchons de traduire vraiment ces convictions dans notre vie. À notre Père céleste, par son Fils bien-aimé, dans son Esprit-Saint, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos